



**HAL**  
open science

**“ Homme elfique, peuple elfique. Sire Gauvain et le Chevalier vert : l’édition du texte moyen-anglais et la traduction de Tolkien ”**

Leo Carruthers

► **To cite this version:**

Leo Carruthers. “ Homme elfique, peuple elfique. Sire Gauvain et le Chevalier vert : l’édition du texte moyen-anglais et la traduction de Tolkien ”. Romaine Casademont; Didier Willis; Mahdi Brecq. Fées, navigateurs & autres miscellanées en Terre du Milieu, Dragon de Brume, pp.129-146, 2017, Dragon de Brume (coll. Tolkien), 978-2-9539896-5-6. hal-03962568

**HAL Id: hal-03962568**

**<https://hal.science/hal-03962568>**

Submitted on 15 Feb 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Homme elfique, peuple elfique. *Sire Gauvain et le Chevalier vert* — l'édition du texte moyen-anglais et la traduction de Tolkien

Leo Carruthers

**D**ÉPUIS SON ADOLESCENCE et ensuite pendant toute sa carrière, Tolkien s'est intéressé de près à un poème anglais du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle nommé *Sir Gawain and the Green Knight*, titre que, par commodité, je donne ici en français : *Sire Gauvain et le Chevalier vert*<sup>1</sup>. Il s'agit d'un *romance* arthurien conséquent — 2530 vers allitérés divisés en 101 strophes de longueur inégale — que Tolkien a lu pour la première fois durant sa scolarité à Birmingham, probablement en 1907 quand il avait quinze ans<sup>2</sup>. Il le connaissait si bien qu'il pouvait s'amuser à en réciter des extraits devant ses amis du lycée<sup>3</sup>. C'était pour lui le début d'une longue histoire ; mais examinons donc d'abord l'origine du texte.

Ce *romance*<sup>4</sup> existe dans un seul manuscrit, qui porte la cote

---

<sup>1</sup> Le titre en français est employé par Émile PONS (éditeur & traducteur), *Sire Gauvain et le Chevalier vert*, Paris : Aubier Montaigne, 1946 ; ainsi que par Juliette DOR, *Sire Gauvain et le Chevalier vert*, Paris : UGE, coll. 10/18, 1993 (traduction du texte médiéval). Pour les lecteurs peu ou pas familiers du poème, je donne un résumé de l'histoire en annexe de cet article.

<sup>2</sup> Sur l'âge probable de Tolkien au moment de découvrir le poème, voir Humphrey CARPENTER, *J. R. R. Tolkien. A Biography*, Londres : Allen & Unwin, [1977] 3<sup>e</sup> éd. 1987 (réimpr. brochée chez Grafton, 1992 ; Harper Collins, 1995), p. 43 ainsi que l'appendice B pour la chronologie des événements.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 54 (il récitait également *Beowulf* et *Pearl*, entre autres poèmes anciens). Pour donner une idée de grandeur, les 2530 vers allitérés de *Sire Gauvain* correspondent à 69 pages dans l'édition que feront Tolkien et Gordon en 1925 (voir ci-dessous) ; la traduction de Tolkien, dans la version imprimée de 1975 (voir ci-après), s'étale sur 76 pages.

<sup>4</sup> Dans la littérature médiévale, quelle que soit la langue d'origine (français, anglais, allemand, italien, etc.), un *romance* (nom masculin) est une fiction, une histoire, une narration imaginaire, rédigée en poésie ou en prose. Le terme vient de l'ancien français *romanz*, c'est-à-dire la langue romane vernaculaire, issue du latin tardif populaire. Les mots modernes « roman » et « romance » (nom devenu féminin au sens actuel) partagent la même étymologie, avec quelques évolutions des genres.

Cotton Nero A.x, conservé à Londres à la British Library<sup>5</sup>. Outre *Sire Gauvain et le Chevalier vert*, le volume contient trois autres poèmes, nommés par les éditeurs modernes *Pearl* (*La Perle*), *Cleanness* (*La Pureté*), et *Patience* (*La Patience*). Malheureusement, en l'absence de témoin extérieur, nous ne savons quasiment rien sur ce manuscrit ni son contenu. Aucune des quatre œuvres n'est signée, aucune ne porte ni date ni signe de sa provenance ; c'est une situation assez fréquente lorsqu'il s'agit de manuscrits anciens, rédigés comme ils l'étaient avant l'invention de l'imprimerie. Seules la langue et la métrique – c'est là qu'on devine tout de suite l'intérêt de Tolkien dans l'affaire – permettent de situer l'origine de ces textes dans le Centre nord-ouest de l'Angleterre dans la seconde moitié du xiv<sup>e</sup> siècle, probablement autour de 1390. De même, mais sans que cela puisse être une certitude, la brillance de leur composition ainsi que les similitudes de langue et de style permettent à la critique d'attribuer les quatre poèmes à un auteur unique, génie anonyme qu'on appelle soit « le poète de *Sire Gauvain* », soit « le poète de *Perle* »<sup>6</sup>. Tolkien lui-même, en effet, une fois devenu spécialiste, fera partie de ceux qui voient en ces poèmes l'œuvre d'un seul auteur<sup>7</sup>.

Depuis sa redécouverte au xix<sup>e</sup> siècle, *Sire Gauvain et le Chevalier vert* a suscité une critique abondante ; nombreux sont les livres et articles à son sujet qui continuent encore à paraître aujourd'hui<sup>8</sup>. Tolkien publiera sa propre édition du texte en 1925, avec son collègue

---

<sup>5</sup> Note sur le changement de sigle, BM devenant BL : les manuscrits autrefois conservés au British Museum portaient le sigle BM jusqu'en 1973, quand la création de la British Library conduisit au nouveau sigle BL. C'est seulement en 1998 que les manuscrits quittent le Museum pour aller vers le nouveau site londonien de la bibliothèque, à St Pancras. Le mot « Cotton » dans la cote du manuscrit rappelle le nom de Sir Robert Cotton (1571–1631), collectionneur anglais, dont le petit-fils, Sir John Cotton (1621–1701), lègue les fonds à la nation.

<sup>6</sup> La critique anglophone dit généralement « the *Gawain-Poet* » ou « the *Pearl-Poet* ».

<sup>7</sup> Voir l'introduction de J. R. R. TOLKIEN (trad.), *Sir Gawain and the Green Knight, Pearl and Sir Orfeo*, Londres : Allen & Unwin, 1975, réimpr. HarperCollins, 1995, p. 1. Cette opinion est confirmée dans une lettre qu'il écrit à Jane Neave en 1962 : voir Humphrey CARPENTER & Christopher TOLKIEN (éditeurs), *The Letters of J. R. R. Tolkien*, Londres : Allen & Unwin, 1981, réimpr. HarperCollins, 1995, lettre n° 238 p. 317.

<sup>8</sup> Toutes les publications récentes en rapport avec la tradition arthurienne, quelle que soit la langue de rédaction, sont répertoriées dans le *Bulletin bibliographique de la société internationale arthurienne*, volume annuel qui est aujourd'hui disponible en ligne.

E. V. Gordon<sup>9</sup>, mais il était loin d'être le premier à le faire. Le poème fut d'abord publié en 1839 par Sir Frederic Madden, qui occupait le poste important de conservateur des manuscrits du British Museum<sup>10</sup>. En 1864 Richard Morris, fondateur de l'Early English Text Society, en fait une nouvelle édition qui restera longtemps une référence<sup>11</sup>. À partir du livre de Morris, Sir Israel Gollancz publie deux éditions révisées<sup>12</sup>, en 1897 puis en 1912. Si Tolkien a pu connaître celle de 1897 durant sa scolarité, on notera que l'édition de 1912 est sortie durant la période où Tolkien était étudiant à Exeter College, Oxford (1911–1915) ; le passionné de littérature moyen-anglaise qu'il était ne pouvait pas manquer de la connaître. Ceci ne relève pas d'une simple hypothèse : il est certain que l'étudiant Tolkien a suivi des cours sur le sujet, car dans la préface à sa propre édition de *Sire Gauvain* en 1925, il remercie Sir Walter Napier pour le prêt des notes de feu son père, le professeur Napier, en évoquant « la dette d'un élève » envers Napier qui « savait brillamment élucider la langue difficile des poèmes de ce manuscrit »<sup>13</sup>.

---

<sup>9</sup> J. R. R. TOLKIEN & E. V. GORDON (éditeurs), *Sir Gawain and the Green Knight*, Oxford : Clarendon Press, 1925. La seconde édition, révisée par Norman Davis, a été publiée par Oxford University Press en 1967 et en édition de poche en 1968 ; elle reste encore en usage dans les universités. Ancien élève, collègue et ami de Tolkien, Norman Davis (1913–1989) lui avait succédé dans la chaire Merton à Oxford, de 1959 à 1980.

<sup>10</sup> Sir Frederic MADDEN [1801–1873], éd., *Sir Gawayne*, Londres : Taylor (Bannatyne Club), 1839.

<sup>11</sup> Richard MORRIS, éd., *Sir Gawayne and the Green Knight*, Londres : Early English Text Society n° 4, 1864.

<sup>12</sup> Sir Israel GOLLANZ (1863–1930) était membre fondateur de la British Academy (1902), ensuite professeur de littérature anglaise au King's College de Londres (1903–1930). Une édition entièrement nouvelle est parue à titre posthume en 1940, *Sir Gawain and the Green Knight*, Early English Text Society n° 210. Si cette dernière ne remplacera pas la version de Tolkien et Gordon en tant que texte universitaire, Norman Davis reconnaît son importance lors de sa préparation de la seconde édition du livre de Tolkien et Gordon en 1967 (voir la préface de Davis, p. v).

<sup>13</sup> Préface de 1925, p. viii dans l'édition de 1967 (ma traduction). Il s'agit d'Arthur S. Napier (1853–1916), premier titulaire de la chaire Merton de langue et littérature anglaises (1885–1916), également titulaire de la chaire Rawlinson d'anglo-saxon (1903–1916), poste associé en effet à Exeter College où Tolkien étudiait. Mort à la tâche en 1916, Napier est le seul savant à avoir occupé ces deux chaires en même temps. Après lui, Tolkien est le seul à les avoir également occupées toutes les deux, mais successivement : en effet, lorsque Tolkien quitte le poste de professeur Rawlinson d'anglo-saxon (1925–1945), où il avait succédé à Sir William Craigie (1867–1957), il devient professeur Merton (1945–1959), succédant à Henry Wyld, lexicographe et linguiste qui était titulaire de la chaire Merton de 1920 à 1945.

Tolkien avait beau connaître *Sire Gauvain et le Chevalier vert* depuis le lycée et l'université, il estimait que les éditions existantes ne convenaient pas aux étudiants, qui, dans son opinion, avaient besoin d'un texte plus facile à lire ainsi que davantage d'explications sur la langue, le vocabulaire et la métrique. C'est donc une lacune que Tolkien a décidé de combler quelques années plus tard lorsque son premier poste permanent lui offrait un peu de loisir pour la recherche. Nommé Maître de Conférences d'anglais à Leeds en 1920, à partir de 1922 il collabore avec Eric Gordon, un de ses anciens élèves devenu collègue, avec qui il fonde par ailleurs un « Viking Club » pour les étudiants. Ensemble, ils travaillent tous les deux sur une nouvelle édition de *Sire Gauvain*, où Tolkien s'occupait du texte et du glossaire, tandis que les notes littéraires revenaient à Gordon<sup>14</sup>. Sorti en avril 1925, ce livre a connu un succès considérable qui a beaucoup contribué à la réputation professionnelle de Tolkien. La même année 1925, il pose sa candidature pour un poste à Oxford, où la chaire Rawlinson d'anglo-saxon (vieil anglais) devient vacante suite au départ de Sir William Craigie. Tolkien avait déjà obtenu le titre de professeur à l'Université de Leeds (depuis peu, en 1924), mais il n'avait que 33 ans et il était relativement peu connu ; néanmoins il est choisi pour succéder à Craigie. Il restera à Oxford pour la suite de sa carrière jusqu'à la retraite, d'abord comme professeur Rawlinson d'anglo-saxon (1925–1945), puis comme professeur Merton de langue et littérature anglaises (1945–1959). Durant cette seconde période, à Merton donc, il a régulièrement fait cours sur *Sire Gauvain*, comme le souligne Thomas Honegger<sup>15</sup>. Et ses cours ne se limitaient pas à une étude linguistique : dans une conférence de 1953, publiée ultérieurement, il montre qu'il s'intéresse de près aux aspects littéraires et aux problèmes moraux qui se trouvent au cœur de *Sire Gauvain*<sup>16</sup>.

---

<sup>14</sup> Voir sur ce sujet Humphrey CARPENTER, *A Biography*, *op. cit.*, p. 111–112.

<sup>15</sup> Voir Thomas HONEGGER, « *Sire Gauvain et le Chevalier vert* » (article traduit par Vincent Ferré) in *Dictionnaire Tolkien*, sous la dir. de Vincent Ferré, Paris : CNRS Éditions, 2012, p. 548–551 : 549a.

<sup>16</sup> La conférence fut prononcée en hommage à William Paton Ker (1855–1923), médiéviste angliciste renommé, né à Glasgow, qui fut entre autre professeur de poésie à Oxford. En 1939, l'Université de Glasgow a lancé une série de conférences en son honneur. Celle de Tolkien, sur « *Sire Gauvain et le Chevalier vert* » (1953), a été publiée dans *The Monsters and the Critics and Other Essays*, éd. Christopher Tolkien, Londres : HarperCollins, 1983 ; trad. fr. Christine Laferrière, *les Monstres et les critiques et autres essais*, Paris : Christian Bourgois, 2006, p. 97–138 pour l'article en question.

Bien que *Sire Gauvain et le Chevalier vert* soit une œuvre unique, le personnage de Gauvain est connu par ailleurs comme l'un des chevaliers de la Table Ronde<sup>17</sup>. Neveu du roi Arthur, célèbre pour sa courtoisie et sa galanterie, fine fleur de la chevalerie, Gauvain figure dans de nombreux récits<sup>18</sup>. Mais l'aventure extraordinaire qui lui arrive dans le poème en question n'est connue dans aucune autre version de la légende arthurienne. Il s'agit essentiellement d'un conte de fées, puisque le fameux Chevalier vert, capable de ramasser sa tête par terre après avoir été décapité par Gauvain, se révèle à la fin comme un homme enchanté, transformé grâce à la magie de Morgane la Fée, demi-sœur du roi Arthur et la propre tante de Gauvain<sup>19</sup> ; c'est elle qui tire les ficelles de l'intrigue. Bien entendu, aucune explication rationnelle ni symbolique de la magie n'est proposée, et ne doit pas l'être ; il ne s'agit pas d'un rêve ni d'une vision par exemple, mais d'un fait réel dans le cadre de l'histoire. Dans son article sur le monde de la féerie (*Faërie* en anglais), mot qu'il faut comprendre comme « enchantement », Tolkien insiste bien sur le sérieux de la magie dans un conte, en citant *Sire Gauvain et le Chevalier vert* comme « exemple admirable » du genre<sup>20</sup>. Comme il se doit, tout conte de fées digne du nom contient également une morale ; en effet, c'est la vertu et la loyauté de Gauvain qui sont testées par l'épreuve, et la fierté de notre héros prendra un coup bien plus rude que la légère égratignure qu'il reçoit sous la hache de son adversaire.

---

<sup>17</sup> Voir Marie-Françoise ALAMICHEL (dir.), *le Personnage de Gauvain dans la littérature européenne du Moyen Âge*, Amiens : Presses du Centre d'Études Médiévales de Picardie, 2015. Les nombreux contributeurs examinent le rôle de Gauvain dans les domaines germanique, français, et britannique.

<sup>18</sup> Selon le poète anonyme, Gawain et son frère Agravain sont les neveux du roi Arthur, fils de sa sœur (v. 109–11, strophe 6). Dans la tradition arthurienne, Gawain est le fils de Lot (Loth), roi de Lothian et d'Orkney ; sa mère, sœur d'Arthur, se nomme soit Anna, soit Belisent ou encore Morgawse selon les différentes sources latines, françaises et anglaises. Voir l'édition de J. R. R. TOLKIEN & E. V. GORDON, *op. cit.*, p. 77.

<sup>19</sup> Sur l'identité de Morgane, voir les strophes 98–99, particulièrement les v. 2446, 2464, ainsi que les notes sur Morgane dans l'édition de TOLKIEN & GORDON, *op. cit.*, p. 129–130.

<sup>20</sup> J. R. R. TOLKIEN, « On Fairy-Stories », in *Essays Presented to Charles Williams*, sous la dir. de C. S. Lewis, Oxford University Press, 1947, p. 38–89, réimprimé dans J. R. R. TOLKIEN, *Tree and Leaf*, Londres : Allen & Unwin, 1964, nouvelle éd. chez HarperCollins, 2001, p. 3–81 (p. 11 pour l'allusion à *Sire Gauvain*). Cet essai, révisé pour la publication en 1947, est fondé à l'origine sur une conférence orale donnée à l'Université de St Andrews le 8 mars 1939 (voir une note de Christopher Tolkien dans la préface de *Tree and Leaf*, édition de 2001, p. vi).

Dans ses cours universitaires Tolkien enseigne, entre autres domaines linguistiques<sup>21</sup>, la langue et la littérature médiévales anglaises, aussi bien le vieil anglais (dont le célèbre *Beowulf* reste l'œuvre emblématique) que le moyen anglais, ce dernier typifié par *Sire Gauvain et le Chevalier vert*. Pour le *romance* moyen-anglais, on ne doute pas que les étudiants devaient se procurer l'édition qu'avait préparée leur propre professeur. Mais la relation entre Tolkien et le poème n'est pas restée figée, comme limitée une fois pour toutes au travail qu'il avait effectué sur sa « langue difficile » dans les années 1922–1925. Preuve en est le fait qu'il s'est mis à traduire *Sire Gauvain* en anglais moderne, peut-être déjà dans les années 1920<sup>22</sup>, tâche qu'il aurait continuée par bribes durant les décennies suivantes (on ne possède aucune indication de date exacte)<sup>23</sup>. Comme pour beaucoup d'autres projets qu'il entreprenait, il mettra très longtemps avant de l'achever. Ce fut sans doute le cas vers 1952 ou début 1953, car il a cité des extraits de sa propre traduction lors de la conférence donnée à l'Université de Glasgow en avril 1953, date à laquelle, selon Christopher Tolkien, « mon père venait tout récemment d'achever sa traduction de *Sire Gauvain* »<sup>24</sup>. Cette version en anglais moderne a été diffusée deux fois à la radio par la BBC, en décembre 1953 puis en septembre 1954. Cela permettait en quelque sorte à l'auteur d'officialiser son interprétation des mots obscurs et des phrases complexes de *Sire Gauvain* – non pas qu'il aurait eu la naïveté de supposer qu'une seule traduction puisse jamais être définitive, car la poésie moyen-anglaise se prête souvent à différents sens. Tolkien s'est efforcé non seulement de traduire le sens des mots, mais aussi de restituer le schéma métrique complexe du poème, son emploi de l'allitération, et la rime finale de chaque strophe.

---

<sup>21</sup> Il enseigne également, dans le cadre des chaires qu'il occupe, d'autres langues germaniques anciennes dont les textes littéraires nous sont parvenus, comme le gotique, le vieux saxon et le vieux norrois (l'islandais). De manière plus générale, il s'intéresse à toutes les langues indo-européennes, voire à certaines, comme le finnois, qui n'appartiennent pas à ce groupe.

<sup>22</sup> Voir Thomas HONEGGER, « *Sire Gauvain et le Chevalier vert* » (article traduit par Vincent Ferré) in *Dictionnaire Tolkien*, *op. cit.*, p. 548–551 : 550a.

<sup>23</sup> C'est en tout cas l'opinion de Humphrey CARPENTER, *A Biography*, *op. cit.*, p. 146. Quelle que soit la date de départ, la traduction a été finie – jugée présentable, du moins – en 1953, lors de sa diffusion à la BBC... ce qui n'excluait pas la possibilité de faire des révisions dans les années suivantes.

<sup>24</sup> Voir la traduction française de Christine Laferrière, *les Monstres et les critiques et autres essais*, *op. cit.* ; avant-propos, p. 8 pour la remarque de Christopher Tolkien sur la date d'achèvement de la traduction.

Mais ce perfectionniste, on le sait, avait toujours du mal à s'imposer une fin, en partie par crainte de la réaction de ses pairs, que ce soit dans ses travaux scientifiques, ses traductions ou ses productions imaginaires. Tolkien avait bien l'intention de publier *Sire Gauvain* chez Allen & Unwin, la maison d'édition qui était justement en train de faire paraître, courant 1954–1955, les trois volumes du *Seigneur des Anneaux*<sup>25</sup>. Il ressort clairement de ses lettres qu'il a longtemps œuvré là-dessus<sup>26</sup>. En 1965, douze ans après la diffusion radiophonique, il figulait encore le texte, l'introduction et les notes de sa traduction de *Sire Gauvain*<sup>27</sup>. Mais, happé par le travail — et aussi par le succès du *Seigneur des Anneaux*, il faut bien le dire, car la popularité s'est vite révélée chronophage — Tolkien n'a jamais trouvé le temps nécessaire pour préparer la version finale, moins de la traduction elle-même que de l'appareil critique qui devait l'entourer. Conscient des remarques désobligeantes que pourraient formuler ses collègues, il écrivait à Rayner Unwin, non sans un brin d'humour : « Je trouve difficile la sélection des notes, leur compression, ainsi que l'introduction. Trop à dire, sans être sûr de ma cible. Certes, la cible principale est le lecteur lambda ayant un esprit littéraire mais qui ne sait rien du moyen anglais. On ne peut néanmoins douter que le livre sera lu par des étudiants ainsi que par les universitaires anglicistes. Certains de ces derniers sont prêts à me tirer dessus ! »<sup>28</sup> C'est donc son fils Christopher qui s'attèle à la tâche afin de publier la traduction des trois poèmes moyen-anglais, *Sire Gauvain avec Pearl et Sir Orfeo*, en 1975, deux ans après le décès de son père<sup>29</sup>.

Il est légitime de se demander s'il existe un rapport entre la littérature médiévale que Tolkien aimait tant, qu'il consacrait sa vie professionnelle à étudier, et la mythologie personnelle qu'il développe dans ses œuvres de fiction à travers le « Légendaire » : les deux

<sup>25</sup> Le tome 1, *The Fellowship of the Ring*, est sorti en juillet 1954, le tome 2, *The Two Towers*, en novembre 1954, et le tome 3, *The Return of the King*, en octobre 1955 (le retard du troisième étant dû à l'importance qu'attachait l'auteur à ajouter des appendices détaillés).

<sup>26</sup> *The Letters of J. R. R. Tolkien*, op. cit., lettres n<sup>os</sup> 148 en 1954 (et note p. 444), 222 (1959), 238 et 243 (1962), 247 (1963), 253 (1963), 266, 268, 277 et 280 (1965).

<sup>27</sup> Voir CARPENTER, *A Biography*, op. cit., p. 230 et 241.

<sup>28</sup> *The Letters of J. R. R. Tolkien*, op. cit., lettre n<sup>o</sup> 280 (1965), p. 364. Dans l'original, « *Some of the latter have their pistols loose in the holsters* » (ma traduction).

<sup>29</sup> J. R. R. TOLKIEN, *Sir Gawain and the Green Knight, Pearl and Sir Orfeo*, op. cit. Dans la préface (p. v-vii), Christopher Tolkien estime que son père a dû terminer la traduction de *Sire Gauvain* (du moins sa première version) « peu après 1950 » et en tout cas avant sa diffusion par la BBC en 1953.



romans publiés de son vivant, *Bilbo le Hobbit* et *le Seigneur des Anneaux*, ainsi que *le Silmarillion*, qui fut l'œuvre de sa vie mais qu'il n'a pas réussi à mener au stade de la publication<sup>30</sup>. La réponse est indiscutablement oui, il y a bien un rapport, voire plusieurs types de rapport ; mais on ne peut pas les résumer ni les décrire d'une manière simpliste, car les sources sont nombreuses, les langues anciennes diverses, et leur utilisation est parfois indirecte<sup>31</sup>. Tolkien aimait l'histoire du roi Arthur et les chevaliers de la Table Ronde, dont *Sire Gauvain* fait partie ; si jamais il y avait eu un doute sur ce sujet, la publication récente, en 2013, de *la Chute d'Arthur*, sa propre version métrique de la fin de la Table Ronde, coupe court à la discussion<sup>32</sup>. Il connaissait très bien toute la littérature arthurienne, dont il se laissait imprégner, mais cela ne signifie pas qu'il a fait des emprunts directs à une œuvre quelconque, que ce soit *Sire Gauvain* ou autre. Dans un important article sur « les échos arthuriens dans *le Seigneur des Anneaux* », Claire Jardillier fait ressortir un certain « air de famille » entre l'œuvre de Tolkien et les légendes arthuriennes, reposant sur une multitude de résonances et de parallèles<sup>33</sup>. Ce qu'elle dit sur l'ensemble de la tradition arthurienne s'applique également à *Sire Gauvain*. Qu'il s'agisse de chevalerie, d'amour courtois, de quête, de moralité, des vertus de loyauté entre le roi et ses fidèles compagnons, ou encore de ce curieux mélange de féerie magique et de religion chrétienne qui caractérise *Sire Gauvain*, les échos sont indéniables, sans pourtant jamais devenir des citations directes en Terre du Milieu.

Revenons donc à la langue originelle du poème, datant du xiv<sup>e</sup> siècle tardif, celle que même Tolkien estimait « difficile ». Outre le texte médiéval en soi — les 2530 vers allitérés — Tolkien s'occupe plus

---

<sup>30</sup> *Le Silmarillion* posthume, en un volume unique, publié par son fils en 1977, représente une sélection de textes, mis en forme par Christopher Tolkien. Mais les douze tomes de *l'Histoire de la Terre du Milieu* qui vont suivre, publiés entre 1983 et 1996, montrent l'extrême complexité des relations entre les différentes versions du Légendaire que Tolkien avait composées au cours de sa vie.

<sup>31</sup> Pour une ébauche d'exploration des sources médiévales ayant inspiré Tolkien, voir *Tolkien et le Moyen Âge*, sous la dir. de Leo Carruthers, Paris : CNRS Éditions, 2007.

<sup>32</sup> J. R. R. TOLKIEN, *The Fall of Arthur*, édité par Christopher Tolkien, Londres : HarperCollins, 2013. Si le poème est incomplet (éternelle difficulté de Tolkien), Christopher ajoute des essais examinant les intentions de son père, aussi bien pour la suite de l'histoire que sa relation avec *le Silmarillion*.

<sup>33</sup> Claire JARDILLIER, « Les échos arthuriens dans *le Seigneur des Anneaux* », in *Tolkien et le Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 143–169.

particulièrement, pour l'édition de 1925, des aspects linguistiques<sup>34</sup>. L'ouvrage présente, en effet, un appendice de 21 pages vouées à la discussion minutieuse de la langue et du style (p. 32–52). Sont examinés, à tour de rôle : la relation entre les sons et l'orthographe (voyelles accentuées ou non, consonnes) ; le vocabulaire, avec des remarques sur l'étymologie des mots d'origine étrangère (scandinave et française) ; les inflexions, ou désinences grammaticales, sur les noms, adjectifs, pronoms et verbes ; enfin, la métrique, divisée dans le poème en vers longs allitérés et vers courts rimés, structure répétée dans les 101 strophes.

Quel que soit le nombre de vers par strophe — souvent autour de 22, mais c'est très variable, allant de 12 vers à 38 — toutes les strophes se terminent, sans exception, par un rondeau de cinq petits vers rimés. C'est une structure originale, spécifique à ce poème, que les spécialistes en métrique ont nommé « *bob and wheel* » au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est une expression anglaise qui reste généralement sans traduction en français, mais l'on peut proposer, en guise d'explication, de l'appeler « la queue écourtée et sa roue », ou encore, « le vers écourté et son rondeau », le *bob* faisant allusion au vers très bref, souvent de deux mots seulement, portant une accentuation unique, qui attache le dernier quatrain à la strophe. Pour citer la définition donnée par Juliette Dor, traductrice de *Sire Gauvain* : « Le *bob* consiste en un vers à une seule accentuation, le *wheel* en quatre vers à trois accentuations, forme que le poète semble avoir créée. »<sup>35</sup> On peut imaginer que cette originalité a donné du fil à retordre à Tolkien qui voulait rendre justice, dans sa propre traduction anglaise, des spécificités de la métrique originelle.

D'après les calculs de Tolkien, *Sire Gauvain* contient environ 2650 mots, sans tenir compte des 55 noms propres<sup>36</sup>. Plus de mille sont d'origine non anglo-saxonne, c'est-à-dire, n'ayant pas de racines en vieil anglais. Quelques-uns sont obscurs ; environ 250 sont d'origine scandinave, remontant à la période viking quand le vieux norrois était établi dans de nombreuses régions d'Angleterre, en particulier dans le nord. Les mots d'origine française sont trois fois plus

---

<sup>34</sup> Son collaborateur E. V. Gordon, comme Humphrey Carpenter l'a précisé dans *A Biography*, *op. cit.*, p. 111–112, s'occupait de l'introduction et des notes non linguistiques.

<sup>35</sup> Juliette DOR, *op. cit.*, p. 15. Ajoutons que *bob* en anglais signifie normalement la queue écourtée d'un cheval ou les cheveux coupés court, donc c'est la notion de court / écourté / rétréci qui domine.

<sup>36</sup> J. R. R. TOLKIEN & E. V. GORDON, *op. cit.*, appendice, p. 138.

nombreux, s'élevant à 750, des vocables arrivés donc en Angleterre depuis la Conquête normande. Mais entre 1066 et c. 1390 se sont passés plus de trois siècles, durant lesquels beaucoup de mots français se sont acclimatés ; les verbes français, par exemple, ne sont plus déclinés comme dans la langue française, mais sont tous traités comme des verbes anglais, avec les mêmes désinences qu'en anglais. On trouve à la fois des mots français anglo-normands (le dialecte du français pratiqué en Angleterre durant deux siècles après la Conquête) et des emprunts plus récents au français central, la langue de Paris. Il est difficile dans ces circonstances d'estimer l'impact psychologique à l'époque d'un mot français, à moins d'être sûr, par comparaison avec d'autres textes du xiv<sup>e</sup> siècle, que le terme n'était pas courant et constituait donc un néologisme ou une importation récente. Les mots scandinaves de *Sire Gauvain* frappent d'une autre manière, car beaucoup sont rares, peu usités en moyen anglais, étant donné que le vieux norrois, n'ayant pas été une langue littéraire en Angleterre, n'avait jamais connu le même degré de prestige ni d'influence que le français. Les emprunts sont témoins de la survie du vieux norrois dans le Nord et le Centre nord-ouest, région de composition de *Sire Gauvain*, encore 350 ans après la mort de Knut le Danois, qui fut roi d'Angleterre (1016–1035). De tels sujets — les relations entre les peuples nordiques et britanniques au Moyen Âge, la survie et l'évolution des langues anciennes — fascinaient Tolkien le philologue, tout en compliquant la tâche du traducteur.

Pour cette raison, son édition de *Sire Gauvain* contient un glossaire conséquent qui fait 73 pages, auxquelles il faut ajouter deux pages de plus pour la liste des noms propres<sup>37</sup>. Le glossaire est même plus long que le poème lui-même, au point que l'on aurait envie de le qualifier de mini-dictionnaire de moyen anglais. Chaque mot du poème y est répertorié avec une indication du numéro du/des vers, puis il est traduit et son origine est donnée : vieil-anglaise, norroise ou anglo-normande. Parfois une allusion aux « Notes » (p. 70–131) guide le lecteur vers une discussion plus détaillée en dehors du glossaire. Avant même la publication de cette édition de 1925, Tolkien avait déjà acquis une excellente expérience en matière de préparer un glossaire, concernant en l'occurrence un plus grand nombre de textes. En 1921 son collègue et ami Kenneth Sisam avait publié, pour les étudiants, une anthologie de textes du xiv<sup>e</sup> siècle, en poésie et en

---

<sup>37</sup> J. R. R. TOLKIEN & E. V. GORDON, *op. cit.*, p. 158–230 (glossaire) et p. 231–232 (noms propres).

prose, pour lequel Tolkien était invité à faire le glossaire<sup>38</sup>. D'abord publiée séparément en 1921, l'œuvre de Tolkien fut insérée dans le volume de Sisam en 1922<sup>39</sup>. Faisant un total de 161 pages, ce glossaire constitue un véritable dictionnaire, très pratique pour les lecteurs, d'autant qu'à l'époque, le seul dictionnaire courant du moyen anglais était le Stratmann-Bradley, un grand volume de 708 pages<sup>40</sup>. L'anthologie de Sisam contenant un extrait de 360 vers tirés de *Sire Gauvain*, on est en droit de supposer que le travail de Tolkien à cette occasion allait lui servir également pour le glossaire de sa propre édition de 1925, limité, lui, au *romance* arthurien. Toute cette érudition fait de Tolkien un traducteur hors pair, car il connaissait de très près le sens des mots difficiles des textes moyen-anglais.

Dans un autre endroit, il publiera ses idées sur le rôle du traducteur d'un poème médiéval. Il s'agit de la traduction de *Beowulf* en prose anglaise moderne, préparée par Charles Wrenn en 1940 (plus exactement, le travail de Wrenn était une révision de la traduction faite par John Clark Hall qui datait, elle, de 1911)<sup>41</sup>. Or, les « remarques préliminaires » de Tolkien se sont transformées en un véritable article de 35 pages consacré pour une partie à l'art du traducteur et au besoin même de traduire les œuvres anciennes, justifié selon lui comme aide à l'étude, mais non comme substitut à l'original. Dans la seconde partie, il explique la technique de la poésie vieil-anglaise qui reposait sur une forme métrique particulière ainsi que sur l'allitération et non sur la rime qui caractérisait la poésie latine et française.

---

<sup>38</sup> Kenneth SISAM, éd., *Fourteenth Century Verse and Prose*, Oxford : Clarendon Press, 1921 (plusieurs fois réimprimé et révisé jusqu'en 1967). Ses dix-sept sections offrent des extraits d'un grand nombre de textes littéraires et historiques importants pour le moyen anglais.

<sup>39</sup> L'anthologie de textes choisis par Sisam se termine à la p. 292. Assez curieusement, le glossaire de Tolkien, qui suit immédiatement, ne possède aucune numérotation ; mais un compte personnel révèle qu'il s'agit des pages 293–454 (161 au total), suivies d'un index des noms de six pages, lui aussi sans numérotation.

<sup>40</sup> Francis H. STRATMANN & Henry BRADLEY, *A Middle-English Dictionary*, Oxford : Clarendon Press, 1891. Le Stratmann-Bradley demeure toujours le seul dictionnaire du moyen anglais publié en un volume unique.

<sup>41</sup> John R. Clark HALL, *Beowulf and the Finnesburg Fragment*, Londres : Allen & Unwin, 1911 ; *A New Edition completely revised with Notes and an Introduction by C. L. Wrenn with Prefatory Remarks by J. R. R. Tolkien*, 1940, 2<sup>e</sup> éd. 1950. La traduction éditée par Wrenn a connu une seconde édition en 1950 dans laquelle la préface linguistique rédigée (« Prefatory Remarks », p. ix–xliii) par Tolkien en 1940 reste inchangée, hors la correction de quelques erreurs typographiques. Dans l'avant-propos, Wrenn déclare que la contribution de Tolkien « demeure la partie du livre ayant la plus de valeur permanente. »

Sur la question du style, il favorise, dit-il (en tout cas pour *Beowulf*) tout ce qui est « élevé, noble, digne et traditionnel », à l'inverse du néologisme, du prompt, du populaire. Il fallait comprendre, selon lui, qu'à l'époque même de sa composition, la diction de *Beowulf* était « poétique, archaïque, artificielle si vous voulez » ; par conséquent, il défendait l'usage d'un « vocabulaire et d'une syntaxe archaïques, maintenus artificiellement en tant que langue littéraire élevée »<sup>42</sup>. Ces remarques, bien que rédigées à l'intention de *Beowulf*, peuvent s'appliquer de la même manière à *Sire Gauvain*.

En plus de son intérêt général pour la philologie germanique et anglaise, Tolkien avait des raisons personnelles de s'intéresser à la langue de *Sire Gauvain et le Chevalier vert*, des raisons relevant de l'origine du texte dans le Centre-Ouest de l'Angleterre, non loin de l'endroit où il a passé son enfance. *Sire Gauvain* n'est pas la seule œuvre dans ce cas, car le poème héroïque vieil-anglais *Beowulf*, ainsi que le texte religieux en prose moyen-anglaise appelé *Ancrene Wisse* (« Guide des Recluses », c. 1200–1225)<sup>43</sup>, ont des attaches dans la même région. Mais si Tolkien aimait particulièrement le Centre Ouest, ce n'est pas seulement parce qu'il y avait passé son enfance à partir de l'âge de trois ans, mais aussi à cause de l'importance que le philologue attachait à son dialecte dans l'histoire de la langue anglaise. Né de parents anglais à Bloemfontein, capitale de l'État libre d'Orange, Tolkien avait peu de raisons de s'identifier avec son lieu de naissance qu'il avait quitté très jeune<sup>44</sup>. Au contraire, il avait été élevé par sa mère au cœur de l'Angleterre, dans les comtés du Warwickshire et du Worcestershire, région rurale largement préservée, à cette époque, de l'industrialisation<sup>45</sup>. Son identité prenait appui dans cette

---

<sup>42</sup> John R. Clark HALL, *op. cit.*, p. xvi–xvii ; ma traduction de ces citations.

<sup>43</sup> Voir J. R. R. TOLKIEN, « *Ancrene Wisse and Hali Meidhad* » in *Essays and Studies*, n° 14 (1929), p. 104–126 ; *Ancrene Wisse: The English Text of the Ancrene Riwe, edited from MS. Corpus Christi College Cambridge 402*, Early English Text Society n° 249, Londres : Oxford University Press, 1962.

<sup>44</sup> République fondée par les Boers (colons d'origine néerlandaise), l'État libre d'Orange avait gagné son indépendance de la tutelle britannique en 1852. Mais après la défaite des Boers, elle devient colonie britannique en 1900 avant de se voir intégrer, en 1910, dans l'Union d'Afrique du Sud – pays nouvellement créé que Tolkien n'a donc jamais vu ni connu.

<sup>45</sup> C'est lors d'un séjour chez ses parents, qui faisaient ainsi connaissance avec leurs deux petits-fils (âgés de trois et de deux ans), que Madame Tolkien apprenait la maladie foudroyante de son mari, resté travailler, lui, à Bloemfontein. Après la mort de ce dernier, la jeune veuve n'avait pas envie de retourner dans ce pays avec les enfants, préférant les élever en Angleterre.

partie de l'île, région ancestrale de sa famille maternelle, les Suffield ; c'est dans cette terre qu'il plongeait ses racines, et la vision de l'enfant qui y découvrait une nature pure n'a jamais quitté sa mémoire.

Le savant qu'est devenu Tolkien voyait ce Centre-Ouest comme le cœur de l'Angleterre à plus d'un titre. Mûrissant, ses études philologiques lui ont révélé que le dialecte régional, jugé rustique dans les salons londoniens ou les collèges d'Oxford, revêtait un caractère particulier dans l'histoire de la langue anglaise. Ce phénomène était encore plus marqué au XIII<sup>e</sup> siècle, car les textes régionaux de cette époque révèlent une langue proche du vieil anglais, en tout cas bien plus que ce ne fut le cas des autres dialectes du moyen anglais, altérés, eux, sous l'influence du scandinave et du français. Pour Tolkien le linguiste, l'*Ancrene Wisse* était le modèle même de cette proximité ; voici, dans un texte religieux en prose composé environ cent cinquante ans après la Conquête normande, l'authentique tradition anglaise ; voici une forme de la langue nationale assez peu touchée par le français de la classe dirigeante — l'anglais médiéval tel qu'il aurait pu se développer partout dans le royaume si le français, langue de prestige, n'avait pas relégué le parler des autochtones à un statut d'infériorité. Sans faire montre d'une langue anglaise aussi homogène, car *Sire Gauvain* est plus tardif, séparé de l'*Ancrene Wisse* par presque deux siècles, le poème chevaleresque appartient à la même région et partage avec le traité religieux plusieurs éléments d'un dialecte commun pour lequel Tolkien ressentait un intérêt philologique doublé d'une sympathie personnelle.

Sur la question de l'inspiration éventuelle que le texte de *Sire Gauvain* aurait pu avoir sur la fiction de Tolkien, surtout sur le plan linguistique, il est parfois possible de mettre le doigt sur certains mots précis qui ont enflammé son imagination. Par exemple, Tom Shippey a attiré l'attention, entre autres, sur le terme *wodwos* (« homme des bois »), comme l'origine des *Woses*, hommes sauvages de la forêt de Drúadan dans *le Retour du Roi*, livre V, ch. 5 du *Seigneur des Anneaux*<sup>46</sup>. Apparaissant au v. 721 (strophe 31)<sup>47</sup> de *Sire Gauvain*,

---

<sup>46</sup> Tom SHIPPEY, « Tolkien and the Gawain-Poet », in *Proceedings of the J. R. R. Tolkien Centenary Conference 1992*, sous la dir. de Patricia Reynolds & Glen H. Goodknight, Altadena, CA, Mythopoeic Press / Milton Keynes, Tolkien Society, 1995, p. 213–220 ; article réimprimé dans *Roots and Branches: Selected Papers on Tolkien by Tom Shippey*, sous la dir. de Thomas Honegger, Zurich : Walking Tree Press, 2007, p. 61–77.

<sup>47</sup> Il est nécessaire d'indiquer et le vers, et la strophe, car si l'édition du texte moyen-anglais donne seulement les numéros des vers, la traduction de Tolkien en

ce mot s'explique, d'après le Glossaire, comme « satyres, trolls de la forêt » ; Tolkien ajoute l'étymologie vieil-anglaise, *wudu-wāsa*. Puis, dans sa propre traduction du poème, il emploie le terme « *wood-trolls* », c'est-à-dire, « trolls des bois ».

Un autre terme important que j'ajouterai, *aluish* (« elfique »), figure à la fois dans *Beowulf* et dans *Sire Gauvain*, en dépit du passage des siècles séparant ces deux œuvres. C'est sur ce mot et ses origines que je vais conclure aujourd'hui. Les monstres Grendel et sa Mère qu'affronte Beowulf sont de nature ambiguë mais au moins partiellement humaine, car il est dit deux fois dans le poème qu'ils sont descendants de Caïn, le premier assassin de l'humanité, ce qui fait d'eux des bannis de la société (*Beowulf*, v. 106–108 et 1261–1262). Mais on compte également, parmi la progéniture de Caïn, *eotenas ond ylfe ond orcneas*, « géants, elfes et larves » (*Beowulf*, v. 112)<sup>48</sup>. Tous les trois réapparaissent chez Tolkien, qui les appelle Trolls, Elfes et Orques ; mais si deux d'entre eux, les Trolls et les Orques, conservent chez lui leur association avec le mal, Tolkien a « réclamé » le troisième groupe, les Elfes, à qui il attribue une fonction beaucoup plus noble que dans l'épique héroïque vieil-anglaise<sup>49</sup>.

Un tel changement était justifié sur le plan linguistique car il savait que le mot vieil-anglais (au singulier *ylf*, au pluriel *ylfe*) avait connu une réelle évolution, en forme comme en sens, au cours des siècles ; on le retrouve, en effet, dans *Sire Gauvain*, où le chevalier magiquement transformé en géant vert est désigné comme *aluisch mon* (v. 681, strophe 29), littéralement « homme elfique » ou « être étrange, mystérieux »<sup>50</sup>. C'est le sens normal du mot à la fin du *xiv*<sup>e</sup>

---

anglais moderne numérote seulement les strophes. En effet, Christopher Tolkien explique dans une note que son père ne souhaitait pas numéroter les vers de la traduction (p. 15). C'était sans doute, on peut l'imaginer, pour gagner plus de liberté dans la syntaxe et la position des propositions subordonnées, qui ne suivent pas toujours, en moyen anglais, l'ordre logique qu'on attend en anglais moderne.

<sup>48</sup> Pour les citations de *Beowulf* en vieil anglais ainsi qu'en français, voir André CRÉPIN, *Beowulf. Édition diplomatique et texte critique, traduction française, commentaire et vocabulaire*, 2 volumes, Göppingen : Kümmerle Verlag, 1991.

<sup>49</sup> En vieil anglais on relève plusieurs mots pour « géant », dont *eoten* et *ent* ; c'est évidemment le second, non pas le premier, qui a inspiré le nom des Ents de Tolkien. Tout en conservant le sens gigantesque de l'ancien mot *ent*, Tolkien ajoute des éléments venant de sa propre imagination, sans oublier son amour pour les arbres : le fait que les Ents à lui sont les gardiens des arbres, et qu'ils leur ressemblent.

<sup>50</sup> Dans son glossaire, Tolkien donne comme sens moderne *elvish*, adjectif formé sur le nom vieil-anglais *ælf* ; dans sa propre traduction de *Sire Gauvain*, il écrit en effet « *an elvish man* ». Émile PONS, *op. cit.*, p. 144, traduit par « un magicien » en fran-

siècle, comme en témoigne son emploi par Chaucer dans le conte du Valet du Chanoine : *elvysshe craft*, « art elfique = art étrange, mystérieux » (v. 751), et *elvysshe nyce lore*, « fin savoir elfique » (v. 842)<sup>51</sup>. Ce mot se trouve certainement derrière la réaction étonnée d'Éomer de Rohan dans *les Deux Tours* (livre III, ch. 2), dans la scène où il découvre Aragorn, Legolas et Gimli pour la première fois. Stupéfait de voir les trois Compagnons surgir de nulle part, comme par magie, au milieu des vastes steppes, il s'exclame : « Have you sprung out of the grass ? How did you escape our sight ? Are you elvish folk ? » (« Avez-vous jailli de l'herbe ? Comment avez-vous échappé à notre vue ? Êtes-vous du peuple elfique ? »<sup>52</sup>) — *elvish* étant la forme moderne, comme on vient de le voir, du moyen-anglais *aluish* ou *elvysshe*. Plutôt que des scènes précises que Tolkien aurait empruntées à *Sire Gauvain*, il me semble que c'est ce genre de piste linguistique qu'il faut suivre, si l'on veut dénicher l'inspiration de la poésie médiévale en Terre du Milieu.




---

çais, alors que Juliette DOR, *op. cit.*, p. 59, préfère une paraphrase : « un homme qui tenait de l'elfe. »

<sup>51</sup> Geoffrey CHAUCER, « The Canon's Yeoman's Tale » in *The Riverside Chaucer*, sous la dir. de Larry D. Benson, Oxford University Press, 1988, p. 272–281 (v. 751, 842). Il s'agit bien du même mot moyen-anglais, malgré la différence d'orthographe entre *aluish* dans *Sire Gauvain* et *elvysshe* chez Chaucer, qui tient de variation dialectale, Chaucer étant londonien.

<sup>52</sup> Ma traduction.



*Homme elfique, peuple elfique. Sire Gauvain et le Chevalier vert*

## **Annexe : résumé de *Sire Gauvain et le Chevalier vert***

Les événements se déroulent sur une année complète, s'ouvrant et se fermant par les fêtes de Noël et du Nouvel An, principales scènes de l'action ; les mois intermédiaires sont réduits à quelques strophes. Le récit commence lors d'un grand banquet à Camelot le Jour de l'An. Dans le respect des coutumes, le roi Arthur ne se met pas à table et ne commence pas à manger avant qu'il n'arrive une aventure quelconque. Un géant vert fait brusquement irruption dans la salle. Une fois et demie plus grand qu'un homme normal, il est tout vert : non seulement ses vêtements sont de cette couleur, mais sa peau et son cheval le sont également. Un élément de magie semble entrer dans l'intrigue. Ce géant invite le roi Arthur ou l'un des chevaliers de la Table Ronde à saisir sa hache et à le décapiter. Pour éviter au roi Arthur d'être décontenancé, son neveu Gauvain se propose de le faire ; il avance et décapite le Chevalier vert, sur quoi ce dernier ramasse sa tête et repart vivant ! En sortant, il convoque Gauvain à un rendez-vous dans un an, à la chapelle verte, pour que le héros reçoive un coup de hache à son tour.

Craignant pour sa vie, Gauvain part donc à la Toussaint à la recherche de la chapelle verte car personne ne sait où elle se trouve. La veille de Noël, une semaine donc avant la date fatidique, il aperçoit un splendide château où il est reçu par un chevalier et sa dame qui est d'une grande beauté ; une mystérieuse vieille laide fait partie, elle aussi, de la maisonnée. Le récit se passant à nouveau pendant les fêtes de Noël, le châtelain et son entourage vont faire la chasse trois jours de suite, mais la jeune dame souhaite que Gauvain reste auprès d'elle. Chasseresse en amour, elle essaye par tous les moyens de le mettre dans son lit, mais Gauvain, loyal envers son hôte, refuse ses avances. Il accepte néanmoins quelques baisers. Chaque soir en rentrant, le châtelain, selon les termes de leur jeu, offre à Gauvain le gibier qu'il a tué dans la journée (cerf, sanglier, renard) ; en contrepartie, Gauvain ne peut lui donner que les quelques baisers qu'il a gagnés. Mais le dernier jour, la belle dame lui propose un baudrier magique qui est censé le protéger de la mort et il l'accepte. Normalement Gauvain devrait rendre ce qu'il a obtenu, s'il veut respecter le pacte établi avec son hôte, mais comme il craint la mort, il le garde pour lui-même en le cachant.

À l'aube du Jour de l'An, après s'être confessé à un prêtre, Gauvain part à la « chapelle verte » (en réalité, il ne s'agit que d'une

grotte) qui se trouve non loin du château ; là il retrouve le Chevalier vert qui menace de le décapiter. Le géant lève sa hache, mais l'arrête au dernier instant ; au cou de Gauvain l'arme ne fait qu'une légère entaille, une égratignure. Le Chevalier vert lui révèle enfin qu'il n'est qu'un homme, lui aussi, transformé par la fée Morgane (la vieille laide du château) dans le but de ridiculiser la cour du roi Arthur, de faire peur à la reine Guenièvre et d'apprendre quelques leçons d'humilité à Gauvain qui, par peur, avait en effet fait défaut de loyauté et d'honnêteté. Le pentacle peint sur l'écu de Gauvain représente un idéal de perfection mais en cela réside aussi le danger d'orgueil spirituel chez celui qui se veut parfait. Il fallait donc montrer au héros qu'il n'était qu'un pécheur, faible et imparfait, loin d'être le parangon de toutes les vertus qu'il se croit être. Rabroué, Gauvain retourne à Camelot couvert d'un sentiment de honte et d'accablement. Par franchise, il révèle toute l'histoire devant Arthur et la cour royale ; mais finalement les chevaliers et les dames, contrairement à Gauvain, prennent l'affaire à la légère et se moquent gentiment de lui. Au final, semblent-ils dire, personne n'est parfait, nous sommes tous des êtres humains avec nos faiblesses. Par solidarité, tout le monde adopte le baudrier vert qui devient symbole de la Table Ronde, de courtoisie et d'honneur, le quasi contraire des valeurs que Gauvain lui avait attribuées.

Le poème se termine par HONY SOYT QUI MAL PENCE, rappel de la devise de l'Ordre de la Jarretière, fondé en 1348 par le roi Edward III comme une nouvelle Table Ronde.



Pour aller plus loin :

CARRUTHERS, Leo, *l'Anglais médiéval. Introduction, textes commentés et traduits*, Turnhout & Paris : Brepols (*L'Atelier du Médiéviste*, n° 4), 1996.

— *Beowulf*, Paris : Didier Érudition, coll. CNED, 1998.

— « Beowulf as Inter-Text in Tolkien's Mythology », *Bulletin des Anglistes Médiévistes*, vol. 54, hiver 1998, p. 1–20.

— « Les anciens dieux : la mythologie celtique et l'origine des fées irlandaises », *la Nouvelle Plume*, vol. 1, Nagoya (Japon), 2000, p. 20–27.

— (dirigé par). *Tolkien et le Moyen Âge*, Paris : CNRS Éditions, 2007.